

son père, si quelques mots de son aïeul n'eussent amené sur le baptême des juifs une petite explication qui changea tout-à-coup sa résolution. Gabriel s'est fait catholique en apprenant l'origine de la fête que cette église célèbre le jour de l'an.

L'ERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.



LES FÊTES PUBLIQUES

A PARIS.



Après les visites du jour de l'an, un dîner de cérémonie ou un repas de corps, un concert d'amateurs, une sonate exécutée par la demoiselle de la maison, une réunion où l'on s'exerce à deviner des charades et des énigmes;

Après les harangues de certains députés, une discussion de finances, une leçon de l'École de

droit, une séance de la Société philotechnique;

Enfin, après les épreuves à corriger, et après les gens parfaits, je ne sache rien de plus ennuyeux au monde qu'une fête publique.

Une fête publique ! ne m'en parlez pas ; j'en ai pour quinze jours de tristesse profonde, de misanthropie, de dégoût de l'existence, chaque fois qu'on célèbre une de ces grandes solennités où l'on est tenu de se divertir, où il faut être gai par ordonnance de police, et où l'on vous prescrit, sous peine d'amende, des illuminations *volontaires*.

Ce n'est pas ma faute, mais je n'ai jamais pu souffrir ces réjouissances, périodiques ou non, ces anniversaires, ces commémorations, ces événements, ces couronnements, ces hymnes, ces naissances, ces *Te Deum*, ces banquets où l'on porte des toasts, toutes ces fêtes, toutes ces cérémonies, dont le programme se distribue un mois à l'avance, afin qu'on ait le temps d'élaborer les transports spontanés de la joie nationale.

Un prince monte sur le trône, pour notre malheur, peut-être : n'importe, il faut se réjouir, bon gré, mal gré. Une victoire douteuse est remportée, qui coûte des flots de sang, et qui met le deuil dans toutes les familles : n'importe encore, il faut se rendre à la Cathédrale, en habit de gala, en grand cortège, et remercier le ciel

tout comme si les bulletins avaient dit vrai. C'est là le train de ce monde : tout y est dérision, comédie, simagrée. Triste chose vraiment que ces enthousiasmes officiels et de commande, fiction de la joie, mensonge du bonheur, qui se concertent à froid dans les bureaux de la préfecture!

Aussitôt que la grande époque approche, l'administration prend des mesures. Soyez sans inquiétude : tout sera prévu pour faire éclater à jour et à heure fixes l'allégresse universelle. Les mots d'ordre sont donnés, les rôles distribués, les récompenses convenues. On a fait un devis ; on sait au plus juste combien coûteront à la ville de Paris deux ou trois jours de félicité. On assigne leur place aux chanteurs, aux musiciens, aux farceurs ; tous ces gens-là, spécialement chargés de représenter le contentement général, se font enregistrer à l'agence du bonheur public. Tant pour les poètes qui composent les couplets de la fête ; tant pour les acclamations qui seront poussées sur le passage du souverain et de sa famille, etc., etc. Cela se discute comme un budget, et se conclut comme une transaction commerciale. Ne craignez pas que la capitale ait un air triste le jour où il faudra qu'elle ait un air gai. Fût-elle dans le deuil, fût-elle dépeuplée par la guerre ou par une épidémie, fût-elle à moitié morte de misère et de faim, on saura

bien lui arranger une joie convenable et la contraindre à s'amuser. C'est là un des secrets du gouvernement, une des mille et une industries de la politique.

On est même obligé de convenir que la comédie, en ces occasions, se joue beaucoup mieux dans la rue qu'à la cour. Dieu vous garde des harangues par lesquelles les grands corps de l'État, les hauts fonctionnaires du gouvernement, viennent mettre au pied du trône l'hommage de leur fidélité, l'expression de leur dévouement ! Bien que les courtisans se piquent d'être bons acteurs, et de savoir en perfection dire le contraire de ce qu'ils pensent, rien de plus lugubre en général que ces discours laudatifs, ces compliments, ces félicitations, ces protestations de zèle et de tendresse, que l'on vient adresser à des princes qui n'en croient pas un mot et qui font bien. Il y a un accent du cœur qui ne s'imité pas, bien qu'on n'épargne aucune étude pour l'imiter. Avant de se trouver en présence, on a tout fait de part et d'autre pour se tromper réciproquement ; on a travaillé sa jubilation, médié son accueil, calculé son entraînement, fait des répétitions de ses regards et de ses sourires. Peine inutile ! personne n'est dupe de cette laborieuse hypocrisie. On sent aux phrases banales, au style adulateur, emphatique, entortillé des

orateurs, qu'ils viennent s'acquitter d'une corvée, et que leur dévouement est aussi postiche que leur éloquence. C'est un enthousiasme sépulcral, une joie qui a l'air d'un *requiem*, un bonheur qui s'imprime comme un *de profundis*, des inspirations qu'on croirait sorties de l'entreprise des pompes funèbres.

Laissons la cour et revenons au peuple. Il est plus facile à duper, ce bon peuple ; et il n'est pas bien malaisé de lui persuader pendant vingt-quatre heures qu'il s'amuse et qu'il est heureux.

Depuis que je suis au monde, j'ai toujours vu les Champs-Élysées servir de principal théâtre aux réjouissances publiques. Bon Dieu ! quand j'y pense, combien on s'est réjoui dans ce lieu-là, tant sous l'empire que pendant la restauration ! et combien on s'y réjouira encore, si le ciel est assez bon pour nous octroyer seulement cinquante ans d'existence !

C'est une chose à voir après tout qu'une fête aux Champs-Élysées, ne fût-ce que pour en médire. Les préparatifs se commencent long-temps d'avance, et le Parisien jouit des préparatifs presque autant que de la fête même. On construit des théâtres, on échafaude des orchestres, on dresse des ifs, on suspend des guirlandes de bois, on cloue des tasseaux à tous les arbres pour supporter des lampions. Tout le monde est

bien averti que tel jour on se réjouira. Aussi personne ne manque au rendez-vous.

Gare! gare! gare! voilà la cité géante qui se met en mouvement. Sauve qui peut! la débâcle commence, l'écluse est lâchée, la cataracte est ouverte. Tous les aboutissants vomissent la foule dans les Champs-Élysées, comme des fleuves qui débouchent en écumant dans la mer. Le ban et l'arrière-ban de la badauderie sont sur pied, des myriades d'individus affluent sur un seul point; c'est comme le gouffre de l'éternité: tout y entre et rien n'en sort. La banlieue même se dépeuple pour grossir cet océan d'hommes qui roule et gronde dans les Champs-Élysées.

C'est le beau jour des piétons; ils marchent avec sécurité; ils sont tranquilles, ils sont fiers, ils sont rois. Défense aux voitures de circuler dans la foule. A la bonne heure au moins! le bourgeois, endimanché, se trimballe avec sa femme et ses enfants, montrant une physionomie moitié satisfaite, moitié ennuyée. Le milicien, nouvellement arrivé à Paris, admire d'un air stupéfait. Le pompier, plus dégourdi et plus *crâne*, s'avance majestueusement avec sa belle toute pimpante, et étalant avec orgueil une toilette où dominant le rouge et les couleurs vives et tranchées. A côté d'eux, passe avec un sourire sardonique, la modiste prétentieuse, appuyée

sur le bras d'un grand jeune homme qui est dans le civil, tout ce qu'il y a de plus civil, en dépit de ses allures militaires.

Les Champs-Élysées sont devenus une immense foire, où abondent surtout les comestibles; car il n'y a pas de bonne fête sans bâfrerie. Voyez! c'est jour de bombance; nous sommes aux noces de Gamache. Liquides et solides sont ici en profusion. Tous les petits débitants ambulants sont accourus; des approvisionnements énormes ont été faits. Que de victuailles de tout genre! que de pâtisserie! que de sucreries! quelles piles de plaisirs, d'oublies, de gimblettes, de gaufres, d'échaudés, de croquignoles, de sucre d'orge!

Regardez-moi cette galette, je vous prie; avez-vous jamais vu des gâteaux fumer de la sorte? Voici le mot de l'énigme: c'est une ruse universellement employée, quoique assez peu difficile, ce semble, à découvrir. On a un panier à pieds, sur lequel on établit les plateaux chargés de petits pains et de brioches; on a soin de ménager un intervalle entre deux plateaux, et en dessous de ce panier, on place un pot d'eau bouillante sur un réchaud. Or, l'eau se vaporise continuellement, et des flots non interrompus de fumée, qui, de loin et pour les observateurs peu attentifs, ont l'air de sortir des gâteaux

mêmes, confirment éloquemment les cris du détaillier : C'est bouillant, messieurs et dames, ça sort du four ! Et pourtant il est bien clair qu'aucune pâtisserie, même sortant du four, ne pourrait fumer de cette manière ; mais l'amateur ne fait pas attention la plupart du temps que cette vapeur part d'un seul point, et il est tout étonné de manger des gâteaux froids, rassis, faits depuis huit jours, qui fumaient tout à l'heure comme le Vésuve. Voilà ce que c'est que l'industrie, le génie du commerce. Je pourrais vous citer vingt stratagèmes aussi ingénieux que celui-là.

Dites-moi, à voir toutes ces tentes dressées au loin, ne se croirait-on pas au milieu d'un camp, entouré des pavillons d'une armée ? Tous ces établissements sont des restaurants improvisés. Partout on festine. Les cantinières font couler le vin et l'eau-de-vie. En avant les poêles où frémissent les crépinettes ! en avant les cervelas à l'ail ! en avant les brouettées de crabes et de crevettes toutes cuites ! en avant les barils de bière et de cidre ! Allons, messieurs les goinfres, empiffrez-vous, voici de quoi !

Et, à votre avis, n'est-il pas agréable de pouvoir offrir à sa maîtresse un sucre d'orge qui n'a encore été sucé que par le marchand, ou bien un hareng saur, ou un verre de rum, ou tel

autre rafraîchissement ? Voulez-vous lui faire un cadeau plus galant encore ? Tenez, ici l'on tire à la cible avec une arbalète, et le prix consiste en un lièvre, un lapin ou une oie maigre. Voyons, faites preuve d'adresse, mettez dans le blanc, et vous gagnerez une pièce vivante de volaille ou de gibier, que vous pourrez glisser comme un bouquet dans le sein de votre belle.

La mangeaille est le fond de toute réjouissance humaine ; c'est par là qu'on capte la bienveillance et des grands et des petits. Aussi le gouvernement faisait-il autrefois des distributions de boisson et de vivres. Sous l'empire, et long-temps sous la restauration, à certaines époques, on lapidait le peuple dans les Champs-Élysées à coups de comestibles. Charmante coutume, sur ma parole : c'est dommage qu'on l'ait abolie. D'espace en espace on élevait des espèces de buffets : les uns étaient pour le vin, les autres pour le pain et la viande. O civilisation, sont-ce là de tes bienfaits ? Que tu t'entends bien alors à avilir les hommes ! des gens à qui on jetait des morceaux de pain et de chair comme à des brutes, et qui se précipitaient comme des chiens à la curée ! Était-ce assez d'abjection, assez d'ignominie ? Pouvait-on mieux humilier, mieux dégrader ce peuple qui porte un grand, un noble nom après tout ? Eh ! on ne faisait pas au des-

potisme l'avarie de refuser ses honteuses libéralités? Hélas! non; on les ramassait, on se les disputait. N'était-ce pas bien entendre les intérêts de notre amour-propre, que de nous présenter aux étrangers comme une tourbe famélique, comme de misérables esclaves attendant la pitance que le maître veut bien leur jeter, et se la disputant avec une avidité à la fois dégoûtante et comique? Qu'un peuple ait faim, cela se voit: mais faut-il absolument se divertir même de la faim du pauvre?

Au signal donné, la distribution commençait. Dans chaque buffet se trouvaient deux bons gendarmes, deux ou trois hommes pour jeter les comestibles, et un commissaire en écharpe, afin que le peuple eût une garantie que tout allait se faire avec loyauté. Et soudain volaient à droite, à gauche, en avant, en arrière, les pains d'une livre et les pâtés de quinze sous. Des avalanches de charcuterie tombaient de hauteur sur cette foule béante, et toutes ces têtes, l'instant d'avant immobiles, s'agitaient comme une mer houleuse. On voyait des centaines de mains se lever en l'air pour disputer la proie; des gueules énormes s'ouvraient d'avance, et mâchaient à vide; car c'était le cas de dire que les cailles tombaient du ciel toutes rôties. L'idée était vraiment ingénieuse, ne trouvez-vous pas? Prendre des miches

de pain pour projectiles, nous bombarder avec des pâtés, nous mitrailler avec des poulets, n'était-ce pas charmant? Et voyez un peu l'ingratitude! Le peuple, depuis, a voulu faire aussi sa distribution, et, pour les comestibles qu'on lui avait si souvent lancés, il a rendu des balles et des pavés. Décidément, on ne gagne rien à avoir avec lui des procédés honnêtes.

Quelle belle chose c'était pourtant que ces distributions d'indigestion! Que de succès burlesques, que d'épisodes tragi-comiques venaient varier le spectacle! Les hommes de peine qui faisaient l'office de catapultes, riaient aux larmes et mêlaient mille espiègleries à l'exercice de leurs fonctions. Tantôt c'était un pain qui ricochait sur les crânes serrés, comme un obus sur la terre, ou comme un palet sur la surface de l'eau; tantôt c'était un jambonneau qui carambolait d'un nez à un autre. Et je vous laisse à juger les bosses, les contusions, la tête en compote, les yeux pochés, qui suivaient tout cela; d'autant plus que de violents altercas s'élevaient entre les amateurs. Tous ces appétits étaient aux prises, et aucune pièce ne demeurait entière dans les mêmes mains. Personne ne pouvait emporter un bon lopin; on s'arrachait, on se *partageait* les faveurs du pouvoir, de façon à prouver l'infinie divisibilité de la matière. Il y

avait tel misérable qui attrapait à la fin quelque chose à manger et dont au même instant un boulet faisait sauter les dernières dents, et je vous demande un peu s'il pouvait y avoir rien de plus vexant qu'une distribution de comestibles, où l'on commençait par vous disloquer les mandibules!

Tout cela divertissait beaucoup les spectateurs désintéressés, la bonne compagnie, qui se tenait à distance et hors de la sphère d'action des distributeurs. Parmi ces derniers pourtant, il se trouvait quelquefois des gaillards malins en diable, et qui s'amusaient à essayer leurs forces. Alors, tout à coup, un pain ou quelque autre objet lancé avec roideur et dépassant le rayon accoutumé, venait, contre toute probabilité, atteindre le curieux qui se croyait en sûreté, et lui cassait le bras ou la tête. O honte! être blessé, tué par un biscaien, par un éclat de bombe, c'est charmant: mais être mutilé par un saucisson, être renversé par une andouille, c'est à en mourir de dépit et de confusion.

Les choses se passaient différemment aux buffets à vin. Je ne sais si vous avez jamais réfléchi sur l'étonnant amour du peuple pour le vin. C'est pour moi un phénomène physiologique inexplicable, un phénomène qui est l'objet de mon admiration et de ma stupeur, que cette

soif générale, permanente, inextinguible, que cette frénésie de la boisson, que cette rage d'entonner dans son corps le jus fermenté de la treille. Comment! on ne trouvera pas moyen de guérir la classe ouvrière de ce penchant effréné pour l'ivrognerie et la crapule? Il faut qu'il y ait dans la saveur même du plus mauvais vin je ne sais quelle volupté irrésistible qui se révèle à la longue; ou si ce n'est pas là le mot de l'énigme, il faut que le peuple soit bien misérable pour avoir besoin de chercher sans cesse dans l'ivresse l'oubli de sa condition. Cherchez quelles sont les boutiques les plus fréquentées: celles des cabaretiens. Les marchands de vin, c'est une chose à vérifier, sont presque aussi nombreux que tous les autres marchands ensemble, et pourtant il y a toujours du monde devant leurs comptoirs. C'est que dans le peuple il n'y a rien qui se fasse sans boire; boire est pour lui le commencement, le milieu et la fin de tout. La première chose que fait le peuple en se levant, c'est de boire; la dernière chose qu'il fait en se couchant, c'est encore de boire. Toutes les actions de la vie, les rencontres, les reconnaissances, les réconciliations, les ventes, les contrats, les promesses, sont signés, scellés, consacrés, cimentés de l'inévitable verre de vin. Il y a même des jours, le dimanche et le lundi, par exemple,

spécialement destinés à la débauche, et où l'on se fait un devoir de s'enivrer. Ces jours-là, il faut absolument aller riboter à la barrière; il faut se souler, c'est de règle et de droit. O biberons éternels ! Que deux amis se rencontrent, vous entendez aussitôt : Paies-tu la goutte? viens-tu boire chopine? Que deux autres aient une discussion, vous entendez inmanquablement : Je te gage un litre, ou un canon, ou un demi-setier, que ça n'est pas vrai. Toujours, toujours la liqueur du père Noé. De malheureuses femmes sont obligées de venir quérir leurs hommes au cabaret et de les entraîner de force, sans quoi tout l'argent du ménage y passe. On n'a pas d'idée d'une monomanie pareille. Enfin, quiconque travaille pour vous, quiconque vous fait une commission, vous porte un paquet, une lettre, ne manque jamais de vous demander pour boire. Pour manger, non, l'on peut s'en passer; mais pour boire, oh c'est indispensable.

Le gouvernement se proposait donc de prendre le peuple par son endroit le plus sensible, lorsqu'il faisait jadis couler le vin dans les Champs-Élysées.

Dès le matin, on voyait des bandes de buveurs, des coalitions d'ivrognes se diriger de ce côté; car tous ces gens-là connaissaient aussi bien que M. Say les avantages de l'esprit d'association.

Chaque troupe arrivait avec bannière, tambour, force cris, force cruches, force bras, force seaux, et un large tonneau qu'on portait en triomphe, quoiqu'il fût vide encore. Puis, une fois sur le champ de bataille, on déposait le tonneau dans un certain lieu, avec la bannière pour rallier les amis et un ou deux factionnaires pour veiller sur le trésor commun. Après quoi, les fédérés allaient s'établir en masse devant un seul buffet, afin de se soutenir les uns les autres. Chaque homme qui avait un seau ou quelque autre vase montait sur les épaules d'un de ses compagnons, et ces espèces d'individus doubles, de centaures, attendaient impatiemment le signal de la mêlée.

Cet instant désiré venait enfin. Le foret jouait son rôle, et les futailles étaient percées. Pendant quelque temps, on laissait assez poliment celui qui le premier avait occupé la bonne place, la place du robinet, recevoir dans son broc le liquide violacé; mais bientôt on se lassait d'attendre, et la poussée commençait. Deux coalitions différentes, de charbonniers, par exemple, et de porteurs d'eau, se disputaient l'étroite ouverture. On se colletait, on s'injurait; maints horions étaient donnés et reçus; on cherchait à se débusquer mutuellement du poste d'honneur; un même seau quittait et revenait dix fois. De

temps en temps un bras de fer parvenait à maintenir quelques instants sous le jet avare son broc victorieux; mais tout à coup une violente secousse le forçait à désemparer. Dans ce flux et reflux d'hommes, il ne pouvait manquer de tomber autant de liquide à terre que dans les vases, d'autant plus que quelquefois un champion, dépité d'avoir été chassé trop tôt, et voyant avec douleur son successeur recueillir une raisonnable quantité du délicieux breuvage, saisissait le bord du seau dans sa rancune et renversait aussi tout le contenu, comme s'il eût dit : Je n'en ai pas, mais tu n'en auras pas non plus. Il fallait voir alors toutes ces têtes largement arrosées par le baptême de vin. Les cris, les jurements s'ensuivaient, et les coups de poing, et les cruches brisées sur les figures.

Cependant chacun de ceux qui avaient pu, dans cette échauffourée, recueillir autre chose que des taloches, allait verser le fruit de ses peines dans le tonneau de la communauté, qui se remplissait quelquefois aux trois quarts, quand la bande était nombreuse et aguerrie. Cela fait, on retournait à l'assaut, tandis que d'autres camarades étaient occupés aux comestibles. Mais il n'y a fontaine qui ne finisse par s'épuiser. Quand les tonneaux du gouvernement étaient vides, le désappointement était immense

parmi les amateurs, et on ne manquait jamais de révoquer en doute la vérité de la déclaration. Le peuple est méfiant et s'imagine toujours qu'on le triche. Il y avait là quelques manants membrus et mauvaises têtes, qui prétendaient qu'on les trompait, et qui voulaient constater par eux-mêmes si les futailles étaient vides et si les distributeurs n'en oubliaient pas quelque une afin de se payer par leurs mains. Aussitôt des colloques un peu chauds s'établissaient. Les plus énergumènes tentaient l'escalade des buffets; ils se cramponnaient aux planches, et la maréchaussée leur écrasait les mains à coups de crosse de fusil pour les empêcher d'entrer.

Il fallait bien pourtant finir par renoncer à avoir du vin, puisqu'il n'y en avait plus. Chacun rejoignait son drapeau, laissant autour des buffets des fragments de pots cassés, des lambeaux de vêtements, et une fange long-temps piétinée et mêlée de vin et de sang, d'où s'exhalait dans l'atmosphère de méphitiques et nauséabondes bouffées. Puis, les associés se remettaient en route pour regagner les faubourgs, avec des figures de possédés, entonnant en chœur des refrains bachiques, et donnant à toute la ville le spectacle de leur joie immonde et de leur cynisme de sans-culottes.

Si tous s'étaient retirés chez eux encore ! mais